

25 juin 2013

Lu, *La cause humaine – du bon usage de la fin d'un monde*, de Patrick Viveret, paru aux éditions Les liens qui libèrent, Paris (mai 2012), 188 pages (petit format).

La seule grande cause pour laquelle il vaille vraiment la peine de se mobiliser, nous dit Patrick Viveret, c'est la cause de l'humanité. Le destin qui nous est commun à toutes et à tous, à nous, habitants de la terre, à savoir le destin de l'humanité, se joue « autant à l'échelle de nos quartiers qu'à celle de notre planète » mondialisée. Pour bien servir cette cause, il faut se tourner, plaide Patrick Viveret, « vers l'*eros*, la force de vie et la créativité de ce nouveau monde en gestation ! ».

L'ouvrage nous livre de nombreuses idées, souvent ramassées en quelques mots bien expressifs ; l'auteur, conférencier et orateur apprécié, a rodé ces formules qui nous parlent face à de nombreux publics en France à l'étranger, publics réunis par leur commune volonté de faire en sorte que les choses n'aillent pas plus mal (allusion à un ouvrage précédent de Patrick Viveret : *Pourquoi ça ne va pas plus mal ?*) ; de fait chacun de ses auditeurs habituels dont il fait des compagnons de route, là où elle ou il agit, fait en sorte que cela aille plutôt mieux... L'ouvrage s'efforce donc d'indiquer – comme le préfacier Edgar Morin l'a fait dans « *La Voie* », quel chemin pourra nous sortir de « cet enchevêtrement meurtrier qui conduit à la dislocation des sociétés et à l'installation de logiques autoritaires (p.37) ».

Le philosophe, ancien conseiller référendaire à la cour des comptes et auteur, outre d'ouvrages pour tous, de nombreux rapports d'expert sur l'évaluation des politiques publiques, sur comment compter la richesse etc. commence cet ouvrage en donnant quelque idée de l'état déplorable de ce monde. Il prévient en conséquence que pour s'en sortir ce ne sera pas facile, car : « Rien n'est plus difficile pour une communauté que d'organiser le travail sur elle-même afin de progresser dans sa qualité d'humanité (p.33) ». Mais en désignant cette cible, il indique donc que c'est le « désir d'humanité » qui a besoin d'être réinventé. C'est ce à quoi, avec d'autres, il s'attelle sur de multiples chantiers comme le processus international *Dialogues en humanité*.

Pour aller dans cette direction il faut échapper, nous dit-il, au dénominateur commun des crises écologique financière, sociale et politique, à savoir le piège de la démesure. La démesure reine est celle de l'économie dominante, centrée sur une organisation financière et explosant la structure sociale. Cette démesure a pour pendant le mal vivre car l'économie n'apporte pas le salut. Elle le fait miroiter par une gabegie de dépenses publicitaires qui stimule le désir de consommer, elle joue les protecteurs avec une orgie de dépenses sécuritaires et militaires dans une logique de rivalité et de diabolisation de l'autre plutôt que de coopération et de négociation. L'insuccès pousse trop de nos semblables malheureux à se laisser tenter par l'usage – autre poste gigantesque de dépenses éloignées des besoins essentiels- de drogues plus ou moins dures qui ne permettent pas pour autant d'échapper à la perte du sens de leurs vies.

Comment sortir de l'impasse et co-construire un universel de l'humanité pour que l'espèce entière se mobilise et progresse dans sa qualité d'humanité ? Patrick Viveret propose de concilier le meilleur de la modernité (occidentale) et le meilleur des sociétés de tradition. Chacune a aussi produit du pire, pour la modernité c'est la chosification (marchande) généralisée, mais gardons ce qu'elle apporte de meilleur : l'émancipation de tout un chacun. Son envers, c'est la dépendance ou la soumission, ce qui constitue le pire des sociétés de tradition et qui peut faire basculer ce qu'elles ont de meilleur - le rapport à la nature, le rapport au lien social, le rapport au sens – en « des rapports [...] excluants (p. 67) ».

Cette idée de choisir, face à toutes les menaces, l'alliance entre les meilleurs des différentes sociétés lui semble être ce que déciderait un hypothétique Ministère mondial de la Défense de l'humanité. Un ministère qui prendrait en charge la cause humaine, qui est la plus haute, selon Patrick Viveret, en raison de notre finitude, celle de chacun et celle de l'espèce ; cet argument lui paraît en

résonnance avec le conseil de Confucius qu'il cite « Vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu ». Selon Confucius, l'enseignement est d'importance essentielle et, d'après Patrick Viveret, un tel ministère « placerait la question éducative au cœur de son projet pour apprendre aux humains à passer du logiciel égo-compétitif au logiciel alter-coopératif [terminologie empruntée à Edgar Morin] » (p.93).

Mais cela ne peut se faire facilement car, reconnaît Patrick Viveret, il faut « dépasser la conception idéaliste selon laquelle l'homme est naturellement bon » (p.95) et que tout redeviendrait merveilleux si l'on pouvait faire sauter « tel ou tel verrou social, politique et culturel » (Ibid.). L'humain est « ambivalent, capable du meilleur comme du pire » (Ibid.). Patrick Viveret pense que la bonne stratégie est de se tourner vers les aspirations humaines fondamentales, pour réussir à libérer ce désir d'humanité. C'est la formule « ABS » : l'amour, le bonheur et le sens. « On ne peut vivre heureux sans aimer ni être aimé, et sans donner un sens à sa vie » (p.101). La stratégie du désir est donc celle qu'il propose de déployer. Il soutient (p.147) qu'elle rejoint la vision de Gorz (dans son ouvrage posthume *Ecologica*) pour qui, en contrepoint de la contradiction entre forces productives et rapport sociaux de production se trouve *la passion vivante* avec laquelle se réalise la production de soi. Patrick Viveret pense qu'elle est à l'œuvre dans de multiples expériences comme par exemple celle des monnaies sociales qui seraient une antidote à la menace de la dette. Plus largement il assure (p.152) que le REV est en marche, autre formule qui signifie : des Résistances créatrices, des Expérimentations anticipatrices et des Visions transformatrices...

L'ouvrage se termine sur un hymne à la joie de vivre et à l'amour, et qui peut nous entraîner si, pour nous convaincre de l'argument de Patrick Viveret, nous nous posons la bonne question : « A quels moments de ma vie me suis-je senti profondément bien ? ». On perçoit que la réponse amène à évoquer des moments de gratuité et d'amour....L'ouvrage se termine avec une liste de sites internet où s'informer sur des contributions qui font peu à peu ces REVune réalité.

Bonne lecture et ne pas hésiter à faire des travaux pratiques.

Marc Humbert

Posté sur altersocietal.org le 27 juin 2013.